

Gabriel Flecher

LE DERNIER
DE SA
TERRE

Auxilivre



Crédits photographiques : Alamy photos et Shutterstock

Infographie : Bénédicte AMMAR

Révision : « ORTHOGONE - Français professionnel »¹

// O

¹ Voir « Quelques principes de révision » en fin de livre.

PAYSAN

Chaque individu n'est qu'un chaînon de la chaîne de la vie,
une existence dans un espace-temps.

VOICI CE QUE LE SEIGNEUR A DIT AUX HOMMES

*Je veux que toutes les choses existent
pour que vous viviez heureux dans le monde.*

*Je veux aussi que vous soyez intelligents
et que vous soyez bons.*

Faites bien attention !

*Apprenez à vous servir du soleil et de la pluie,
des rivières et du vent, des plantes et des bêtes.*

Apprenez à ne rien gaspiller inutilement.

*Apprenez à vous protéger
contre tout ce qui peut vous faire du mal.*

Soyez bons entre vous.

Aimez-vous les uns les autres.

*Partagez entre vous
tout ce qu'il a dans le monde,
toutes ces choses que je vous donne
pour votre vie et pour votre joie.*

ANONYME

Texte découvert dans la cathédrale de Luxeuil-les-Bains

1^{re} Génération

CYRILLE

I

Depuis le début du monde, chaque aube annonce un jour nouveau et la nuit fait place à la lumière. Ce matin un vent tiède et léger chasse les nuages dans un ciel incertain où percent les premiers rayons de soleil qui ne tarderont pas à réchauffer l'atmosphère.

Sur le pas de la porte de sa maison, Cyrille observe l'activité naissante de sa ferme. Son épouse et sa fille, seaux à la main, se hâtent vers l'étable ; c'est l'heure de la traite matinale. Ignace, le valet, se dépêche d'atteler les chevaux pour aller faucher le trèfle nécessaire à la nourriture des animaux.

Plutôt maigre, sec, le visage buriné, accusant quelques rides profondes, Cyrille est encore jeune. Né en 1880, à quarante-trois ans, il ne manque pas d'allure ni d'intelligence. Propriétaire foncier, maire de la commune, c'est un homme laborieux et jaloux de ses prérogatives paysannes. Son caractère rationnel et son bon sens lui permettent de connaître au mieux le terroir et de valoriser la terre nourricière.

Depuis le décès du père, il est seul maître de l'exploitation. Il est marié avec Adèle depuis 1905 et trois enfants sont venus agrandir le foyer. Xavier, l'ainé, âgé de dix-neuf ans, amoureux de la terre, ne rechignant pas au travail, toujours à l'écoute de ses conseils, sera son successeur. Clémence, douce et agréable jeune fille de dix-huit ans, seconde efficacement sa mère. Enfin, Jules, le benjamin de

quinze ans, peu passionné par les travaux agricoles, mais doué pour les mathématiques, souhaite faire des études.



La ferme, située à moins d'un kilomètre d'un modeste village d'à peine six cents habitants, se voit de loin. Son importance détonne, à une époque où toutes les familles n'ont pas le nécessaire pour subvenir à leurs besoins.

Depuis l'annexion de l'Alsace, cédée honteusement par la France à l'Allemagne par le traité de Francfort en 1871, l'exploitation a bénéficié de nombreuses transformations. Le vainqueur s'est empressé de donner un nouvel essor à la région conquise. Celle-ci, placée sous le contrôle d'une administration rigoureuse et compétente, a bénéficié de nombreux avantages concernant la modernisation de l'agriculture.

La maison d'habitation est grande ; elle permet la cohabitation des générations nécessaires au fonctionnement de la ferme. Les parents occupent le rez-de-chaussée, le jeune couple l'étage. Mais depuis le décès du père, Cyrille et Adèle ont pris possession du bas, alors que Joséphine la mère occupe maintenant avec Clémence l'étage du haut.

Accolée à la maison, l'écurie. Vient l'étable pouvant accueillir jusqu'à huit vaches et plusieurs veaux. Au-dessus se trouve la réserve de foin. Chaque jour Ignace y monte pour descendre l'herbe séchée qui sera distribuée au bétail.

L'énorme grange se situe en face. On y stocke les récoltes de l'année ; les gerbes de blé, d'avoine, d'orge ou de seigle s'empilent dans l'attente du battage en hiver. On y entasse également toutes les pailles récupérées et qui seront utilisées pour les litières des animaux.

Tout à côté, Cyrille a construit depuis peu un séchoir à houblon avec une chambre rustique meublée de deux lits. Elle est occupée par Ignace, resté célibataire. Selon les saisons et les travaux, il la partage avec un éphémère compagnon, embauché pour quelques semaines.

Une porcherie, un poulailler, quelques clapiers complètent les installations nécessaires à la ferme.

La plupart des équipements ont été remis en état selon des directives récentes répondant aux nouvelles exigences concernant l'hygiène qu'on commence à découvrir.

Autre changement d'importance, le fumier se monte maintenant en tas sur une aire imperméable au fond de la cour. Le plan est légèrement incliné afin que le purin s'écoule dans une fosse évitant ainsi toute infiltration dans le sol.

Le puits avec sa pompe à bras se trouve à l'autre extrémité de la ferme, garantissant une eau potable pour les humains et les animaux.



Des lopins de terre fertiles sont éparpillés tout autour de la ferme. On y cultive des céréales, des pommes de terre, du maïs et des betteraves fourragères. Plus loin, visibles à cause de poteaux de cinq mètres de hauteur, on aperçoit deux parcelles de houblon. Au-delà s'étendent de grandes prairies d'une multitude de fleurs sauvages. Elles accompagnent les méandres d'une rivière délimitant la propriété. On y trouve, cachés dans une herbe grasse et verte, des glaïeuls palustres, d'étranges orchidées, de fragiles géraniums des prés et de rares iris de Sibérie. Les prairies sont fauchées fin juin, début juillet ; le foin récolté permet de nourrir le bétail durant les longs mois d'hiver.

Un chemin de terre aux multiples détours et bordé de taillis relie la ferme au village. S'il est agréable de l'emprunter par temps sec, il devient borborygme les jours de pluie et en automne. Les sabots s'enfoncent dans la boue rendant la marche pénible, tandis que les chevaux peinent à tirer les charrettes qui s'enlisent dans les ornières.

Cyrille gère son domaine depuis sept années, continuant le travail de son père et modelant sa vie sur l'exigence d'un ouvrage bien fait. Prisonnier de son métier de paysan, le dos courbé par son labeur mais heureux de faire fructifier cette terre dont il se sent maître et seigneur.

Adèle s'affaire aux diverses tâches ménagères, aidée par sa fille. Toutes deux participent aux nombreuses besognes de la ferme. Matin et soir il faut traire les vaches, s'occuper du petit bétail, des veaux, des cochons, du poulailler et des lapins.

Par tous les temps, elles aident les hommes aux travaux des champs. Il faut sarcler, biner, enlever les mauvaises herbes dans les cultures.

Lors des fenaisons, elles retournent avec les fourches l'herbe fauchée pour l'aérer et permettre son séchage rapide. Lors des moissons, les deux femmes lient les gerbes de céréales, les entassent en petites pyramides et parfois aident à leur chargement.

Toute l'année elles effectuent semis et récoltes dans le potager permettant le ravitaillement en légumes frais et la mise en conserves pour l'hiver.

En ce début du XX^e siècle, le travail agricole reste manuel. Les labours se font avec une charrue classique tirée par un cheval ou un bœuf et guidée par le paysan. La terre est versée du même côté, ce qui représente un maximum de facilité pour l'ensemencement et la récolte future. Il faut compter une demi-journée, voire davantage, pour labourer une parcelle.

De nombreux paysans fauchent encore les céréales à la main mais depuis peu des machines permettent une fauche mécanique. Un dispositif spécial rabat les tiges coupées, les amoncelant sur un tablier que l'on rabaisse quand la quantité est suffisante pour former les javelles. Les femmes devront les lier puis les entasser avant de les rentrer à l'abri dans la grange.

Le fauchage des prés commence tôt le matin. Les hommes sont sur place au lever du soleil après avoir parcouru de grandes distances à pied. Payés à la tâche, manches retroussées, ils se suivent à intervalles égaux, fauchant devant eux une herbe haute et verte. Avançant d'un pas régulier, balançant leur corps, maniant la faux de droite à gauche, ils ne s'arrêtent que pour amincir l'outil sur une minuscule enclume et passer son tranchant sur une pierre en grès pour en aiguiser le fil. Malgré une cadence soutenue, ils ne peuvent faucher plus de trente à quarante ares dans une matinée.



La vie à la campagne est dure ; à part des privilégiés tel Cyrille, les gens peinent à nourrir leur famille. Riches et pauvres se côtoient sous l'empire de traditions vivaces. La religion établit un ordre social et assure la cohésion de la communauté.

Le monde agricole ne connaît pas la semaine des trente-cinq heures ni les congés payés. Habitué au travail dès son plus jeune âge, le paysan ne songe qu'à produire pour le bien-être de sa famille et de son foyer.

Les villages dans la campagne restent repliés sur eux-mêmes sans grands moyens d'information et de transport. C'est donc tout naturellement que leurs populations restent attachées aux habitudes et sont peu favorables à de nouvelles exigences sociales.

Dans une France catholique, la vie quotidienne est rythmée par les heures, les sonneries des cloches, le calendrier et les fêtes de l'Église.

II

Ce matin, tiraillée par des douleurs abdominales et après une nuit d'insomnie, Clémence n'accompagne pas sa mère pour traire les vaches.

Allongée sur son lit, ravagée par le désespoir, elle sait que dans son ventre grandit chaque jour le fruit de son péché. Elle se sent coupable et maudite. L'espérance d'un pardon lui est interdite.

D'une santé robuste, elle a pu cacher son état, n'éprouvant aucune fatigue au travail et dissimulant sa faute en portant des vêtements amples.

En dépit de son ignorance concernant la sexualité, elle avait compris il y a sept mois qu'elle était enceinte. Après plusieurs semaines d'attente, l'arrêt absolu de ses règles avait confirmé ses craintes.

Prisonnière de ses peurs, elle voudrait quémander de l'aide, mais à qui s'adresser ? Seule, paniquée, elle est emprisonnée dans une immense solitude. Elle se reproche amèrement ce moment d'insouciance, d'abandon et ses sentiments amoureux dus à sa jeunesse et à sa naïveté qui détruiront à jamais son avenir.

Dans une société soumise à une morale féodale, à des principes religieux rigoureux asservissant le plaisir, personne et surtout pas ses parents ne pourra accepter l'ignominie qu'elle devienne « une fille-mère ».

Elle entrevoit la juste colère de son père qui par son travail, sa fonction, représente l'honneur et la réputation de la famille. Elle devine la réprobation des habitants du village. Elle sait que par sa mauvaise conduite ses parents seront déshonorés. Le mépris de la population rejaillira sur eux ; aucun jeune homme ne viendra jamais demander sa main.



Son calvaire débute vers le milieu de la nuit, d'abord avec des contractions sur un rythme lent, puis plus rapprochées à l'aube. Elle souffre seule depuis une dizaine d'heures, terrifiée par l'inconnu qu'elle doit affronter.

Elle entend sa mère revenir dans la maison et perçoit le bruit des seaux remplis de lait qu'elle pose sur la table de la cuisine. C'est alors que lui échappe une plainte car les contractions deviennent de plus en plus régulières et douloureuses. Elle ressent dans son corps une sensation de pression et le début de crampes. La peur s'installe en elle, elle se met à crier « maman, maman ».

La porte s'ouvre ; Joséphine, la première, a entendu l'appel de sa petite fille. Malgré la brutalité de l'évènement qu'elle découvre, elle se précipite et se penche vers Clémence pour la prendre dans ses bras et la serrer contre elle.

Adèle vient les rejoindre, effarée, consternée par ce qu'elle découvre. Elle voit sa fille hagarde, la chemise de nuit mouillée par la rupture de la poche des eaux.

Joséphine ouvre une armoire, en retire un drap propre et des serviettes. Les deux femmes les glissent sous le corps de Clémence qui par instinct vient de replier ses jambes.

Adèle descend à la recherche de Cyrille pour l'informer de ce qui arrive et lui ordonne d'atteler un cheval et de chercher de l'aide

auprès d'une des deux femmes du village réputées pour savoir aider aux accouchements.

De retour en cuisine, elle remplit une bassine d'eau chaude et remonte auprès de sa fille. Elle constate que celle-ci éprouve le besoin de pousser, facilitant la descente du fœtus à travers la filière génitale. Les contractions sont fortes et rapprochées ! L'accouchement vient de débiter.

Clémence, malgré sa souffrance, semble rassurée par la présence de sa mère et de sa grand-mère. Celles-ci la rassurent et l'encouragent à respirer profondément et à pousser. Une demi-heure s'écoule, toutes les trois unies pour qu'une nouvelle vie puisse naître.

L'enfant se présente la tête en bas sans poser de problème ; après quelques efforts, c'est l'expulsion. Une dizaine de minutes plus tard, le placenta est éjecté à son tour. À ce moment, Adèle aidée par Joséphine qui tient le nouveau-né, ligature le cordon ombilical par deux fils entre lesquels elle effectue la section.

L'enfant de sexe mâle est un prématuré, venu au monde vers huit mois, vivant mais chétif. Il pousse son premier cri, tandis qu'il est emmaillotté dans une serviette.



Cyrille n'a pas cherché d'aide ; sous le choc de la révélation une colère froide l'envahit. Il connaît le poids de la morale religieuse et de la mentalité de ses administrés ; il ne peut permettre qu'un scandale éclabousse la réputation de sa famille. Il craint le jugement du curé alors que sa fille fréquente encore chaque dimanche, après les vêpres, l'office du catéchisme obligatoire jusqu'à dix-neuf ans.

Il devine la réprobation du conseil municipal et de la collectivité par rapport à l'inconduite de sa fille. Il faut cacher à tous les événements survenus dans sa maison. Il doit y mettre un terme.

Jamais personne ne doit savoir ce qui s'est passé ce matin dans sa famille.

Il monte à l'étage, ouvre la porte de la chambre, le visage dur et s'avance vers les femmes. Sans un regard pour sa fille pécheresse, sans prononcer une parole, il arrache le nouveau-né des mains de Joséphine et sort brusquement de la pièce.

Tandis qu'il descend l'escalier, ses grosses mains serrent et étouffent cette chair chaude.

Il n'est plus l'homme respectable, le père de famille, le paysan amoureux de sa terre, l'élite honnête, mais une boule de fureur décidée à sauvegarder l'honneur de sa famille.

Il traverse la cour, se dirige vers la porcherie, ouvre l'enclos abritant le gros verrat, fierté de son élevage, et jette l'enfant mort étouffé dans l'auge où l'on déverse habituellement la nourriture.

Il supprime le présent, effaces-en quelques instants ce qui ne doit, et ne peut être. Il s'éloigne, broyé par la colère, conscient qu'il vient de commettre une atrocité.

Déjà l'auge est vide, il ne reste aucune trace de ce qui vient de se produire.



Dans la chambre, les deux femmes encore atterrées changent les draps du lit et effectuent la toilette de Clémence privée de son enfant. Adèle est angoissée, elle descend à la recherche de son époux. Elle le trouve recroquevillé sur un tabouret et comprend qu'il vient de commettre l'irréparable. Sans doute est-il en train de ressentir tout le poids de son ignominie.

Des larmes coulent sur ses joues, elle n'ose envisager les lendemains qu'il faudra affronter ensemble.

Ils se retrouvent un peu plus tard dans la maison, rejoints par Joséphine. Broyés par les événements, ils décident de déclarer que Clémence est malade et qu'elle restera alitée quelques jours.

Le père impose sa volonté d'éloigner sa fille dès son rétablissement. Dans quelques jours il l'emmènera auprès de sa tante dans une ville voisine.

Il est presque midi ; personne n'a songé aux préparatifs du repas, ni même à la fréquentation de la grand-messe dominicale. L'absence du commis en ce jour de repos a permis de faire face à ce drame sans témoins. Ignace, après les travaux matinaux, a rejoint l'estaminet du village. À son retour, il constatera l'absence de Clémence et l'on se contentera de manger un reste de pot-au-feu.

Clémence avale un peu de bouillon, elle se remet de l'accouchement mais sa détresse est visible. Adèle, après avoir coupé en deux une bande de flanelle que porte habituellement son mari, l'enroule serrée autour de la poitrine de sa fille. En comprimant les seins, elle empêche une probable montée de lait.



Vers la fin de l'après-midi, un calme apparent s'est rétabli quand la famille, embarrassée, voit arriver le curé venu s'informer de leur absence aux célébrations religieuses.

Au début du ^{xx}e siècle, la religion régit la vie sociale et le monde rural plie sous le joug de l'Église, de sa morale, de ses interdits. Le prêtre contrôle avec vigilance la vie de ses paroissiens, il vient se renseigner sur les motifs des défections constatées.

Le curé dans sa paroisse dispose de plus d'autorité que le maire dans sa commune. Il surveille la vie collective, observe la piété des familles, leur fréquentation aux divers offices. Il comptabilise le nombre de communions et s'assure que les fidèles accomplissent leur devoir pascal.

Chaque année, il adresse à l'évêché un rapport mentionnant le nombre de catholiques, d'éventuels protestants et de non croyants résidant dans la commune. Il recense les familles paysannes, les ouvriers, les artisans et les commerçants. Il renseigne l'évêque sur les tendances politiques et le comportement des personnels enseignants des écoles de garçons et de filles. Enfin il signale dans un rapport le nombre de couples et de naissances illégitimes, les adultères notoires et les cas d'avortements connus.

Selon la foi et la pratique des familles, il autorise les mariages et les baptêmes. Il décide d'après la dévotion d'un défunt de son enterrement en première ou deuxième classe.

Chaque dimanche, du haut de la chaire, il instruit le peuple selon l'Évangile, rappelle les préceptes moraux et intransigeants de l'Église et ne se prive pas de fustiger l'inconduite de certains. Souvent il vitupère contre le désordre du dimanche provoqué par la fréquentation abusive des auberges et des bals du samedi soir.

Le curé est respecté mais on le craint aussi ! Tous se soumettent à ses prérogatives et se contraignent à obéir aux exigences de la foi chrétienne.

Les femmes plus dociles fréquentent avec ferveur les offices religieux, tandis que les hommes, plus récalcitrants, assistent dévotement à la grand-messe du dimanche. Une minorité toutefois refuse de s'agenouiller dans les bancs et se tient debout au fond de l'édifice.

C'est avec considération que Cyrille accueille le prêtre et l'invite à s'asseoir. Adèle, revenue du cellier, verse à chacun des hommes un verre de vin qu'elle vient de soutirer du tonneau. On informe le visiteur que Clémence est malade.

Les femmes ayant constaté une forte fièvre l'ont enveloppée dans des serviettes chaudes afin de la faire transpirer pour abaisser la température.

Cyrille reste disponible pour seller un cheval et si nécessaire aller chercher le docteur. Ils n'ont pu assister aux messes de ce dimanche matin.

Le curé n'a pas accès au chevet de la malade ; il propose de réciter un chapelet. Avant de repartir, il bénit la famille et promet de revenir pour s'entretenir avec la jeune Clémence.



Tôt le lendemain, l'activité reprend dans la ferme. Adèle effectue la traite, s'occupe de nourrir les animaux avant de rejoindre Joséphine pour la préparation du repas. À tour de rôle les deux femmes montent prodiguer soins et tendresse à la jeune fille pleine de confusion.

Ignace sort à la brouette les excréments des vaches et des chevaux ; il devra bêcher une parcelle du potager avant de rentrer le bois nécessaire à la cuisson du diner.

Xavier et deux journaliers venus du village binent un champ de pommes de terre et buttent chaque plant pour éviter que le mildiou ne pénètre les spores jusqu'aux tubercules.

Cyrille veut ensemercer à la volée les trente derniers ares d'orge fourrager. La période est tardive mais cette graminée a une durée de végétation courte et sa variété Carlsbey donne de bons résultats. Il choisit son vieux cheval et l'attèle à la petite charrette. Assis sur une planche, les rênes à la main, il scrute durant le trajet sa terre fertile et grasse. Il est heureux d'observer la nature en perpétuel changement et ressent une grande sérénité en constatant la croissance des différentes cultures.

Après un hiver rigoureux, un printemps prématuré a fait sortir d'une terre à peine réchauffée une végétation précoce.

Quelques rayons de soleil percent les nuages et commencent à réchauffer la terre. Le voici arrivé au petit bois peuplé de bouleaux et de noisetiers à côté desquels se trouve la parcelle à ensemençer.

Il attache le cheval et remplit un baquet avec de la semence pour l'accrocher à sa poitrine. Il a calculé la quantité afin qu'elle soit suffisante pour effectuer les passées d'un aller et retour du champ. Il avance d'un pas égal dans la direction du vent, prenant des poignées de grains qu'il jette d'un geste large et régulier.

La matinée est bien avancée lorsqu'il termine les semailles. Il ressent quelques courbatures, le trajet retour sera suffisant pour le soulager.

Son esprit profite de ce moment de repos pour se remémorer les événements de la veille. Les injonctions de sa conscience l'obligent à la réflexion.

Il est affligé car il mesure la gravité de son acte. Ce qui s'est produit a été trop rapide, trop complexe pour qu'il puisse en discerner toutes les étapes et les impulsions de sa colère.

Captif de son milieu qui lui intime des obligations, il s'est vu contraint de faire disparaître la cause de ce qui aurait sali son nom. Il reconnaît que si son intention était bonne, l'acte commis l'a fait déchoir. Il ne peut avoir d'estime pour l'homme qu'il est devenu.

Cependant il n'éprouve aucun besoin de se repentir, cela n'effacerait pas l'action commise. Pourtant ses réflexions sont rédemptrices et prouvent que son âme s'accroche à quelques valeurs morales.

Personne ne peut témoigner de l'origine du village ! Ses racines remontent à quelques siècles, avec la certitude qu'après chaque guerre, chaque destruction, il a été reconstruit. Après chaque anéantissement une nouvelle génération a fait ressurgir de nouvelles habitations. Jeunes et vieux, tous les rescapés ont repris les charrues pour reniveler le sol et réensemencer les champs.

Le village actuel s'articule autour d'une église imposante, elle aussi plusieurs fois restaurée. Partant d'une place ombragée par un tilleul planté à quelques pas de l'édifice, deux rues en terre battue assez larges permettent l'accès à de grandes fermes. Chacune est composée d'une maison à colombages avec étage, d'une vaste cour autour de laquelle se répartissent hangar, écurie et étable.

Cette partie du bourg constitue le « village du haut » et témoigne de l'opulence des propriétaires. On y trouve le presbytère, la maison des sœurs, la mairie, le monument aux morts et les écoles des garçons et des filles.

En s'éloignant, plusieurs rues deviennent plus étroites. Les maisons sont petites, sans étage, s'agglomérant les unes aux autres. Certaines ne sont que des masures aux murs de torchis, ne comportant que deux pièces d'habitation. On y trouve une minuscule cuisine avec une table, un banc en bois, quelques tabourets. Au fond une alcôve pour les parents, à côté le berceau avec le dernier né.

Une cambuse sert de lieu de vie, meublée d'une grossière armoire ou d'un coffre à linge ; au sol, des matelas fourrés de paille où dorment les enfants.

Cette pièce a un accès direct sur l'abri des chèvres. En hiver animaux et enfants dorment presque ensemble. La présence du bétail et celle du grenier à foin au-dessus de leurs têtes permet lors de la mauvaise saison de conserver une chaleur bienfaisante et peu coûteuse.

Parfois la maisonnée dispose d'une cour minuscule avec un abri pour une vache, le plus souvent pour deux chèvres.

Cette partie de la commune, défavorisée, est la plus importante ; c'est le village « du bas », reflet de la réalité sociale. Deux conditions cohabitent dans le bourg sous le joug de la religion prônant la soumission terrestre aux pauvres, tout en leur promettant une éternité meilleure.

Si les gros propriétaires vivent dans l'aisance, de nombreuses familles sont proches de la misère. La plupart des hommes se gagent auprès des fermiers nantis et effectuent de longues journées de travail pour une petite rétribution.

Les femmes ramènent quelque argent en monnayant leurs services comme lavandières, repasseuses de linge, aides en cuisine et selon les saisons en participant aux travaux agricoles.

Certains hommes plus jeunes et vigoureux sont embauchés à l'année. Ils effectuent les labours, les moissons et les récoltes. En plus de leur salaire et selon la générosité de leur employeur, ils ramènent chez eux les grains nécessaires pour élever quelques poules, un peu de foin pour alimenter le petit bétail.



En cette année 1923, la pauvreté reste visible dans les campagnes. Alors que la prospérité règne dans certaines familles de notables qui souvent contrôlent de père en fils le destin de la commune.

En constatant la méconnaissance des devoirs de charité de la part de ces personnes aisées, le curé alerté par des situations de grande détresse, leur rappelle l'obligation de venir en aide aux plus démunis.

Réunis par la nécessité de subvenir à leurs besoins, les pauvres s'épuisent au travail et se cassent le dos dans une prière permanente pour quémander la miséricorde du ciel.

Les riches prient aussi, mais pour s'assurer de la pluie après les semis ou pour obtenir de bonnes récoltes.

Lorsque le ciel est généreux, on mange à sa faim ; les moins fortunés se contentent de peu ; Les épaisses soupes où trempe une tranche de lard et les grosses miches de pain sont la base de la nourriture.

Chacun cultive un petit potager pour récolter des choux, des carottes, des salades. Un lopin de pommes de terre permet d'assurer la sécurité alimentaire de la famille. On sacrifie de temps à autre un lapin, on réserve une poule ou un canard pour les repas de fête.

Chaque famille cuit son pain pour la semaine. La tâche incombe aux femmes, qui pétrissent la pâte avec le levain conservé de la semaine précédente. Après une longue fermentation, elles enfournent les gros pâtons dans un four chauffé au bois. Après une heure de cuisson, elles défournent de belles miches dorées et craquelantes qui embaument la maison.

Le four vide, elles profitent d'une chaleur suffisante pour cuire encore des tartes aux fruits ou des pâtons finement étalés sur lesquels elles badigeonnent un peu de crème épaisse prélevée sur le lait de la veille. En automne elles remplissent le four de nombreuses clayettes de bois sur lesquelles sont étalées des tranches de poires ou des prunes dénoyautées pour les sécher et les cuisiner en hiver.



Telle une ruche, la ferme bourdonne de ses travaux. Certaines périodes de l'année sont plus chargées et les journées sont alors longues et fatigantes. Le travail est essentiellement manuel.

En période froide on coupe son bois. Les hommes partent tôt le matin, souvent à pied, munis de la hache, de la masse, des scies et des coins nécessaires à l'abattage des arbres.

Le calme de la futaie et de la forêt est soudain perturbé par le bruit des cognées, des coups de hache et du fracas des arbres abattus s'écrasant au sol dans une volée de branches cassées.

Les troncs sont sciés à la main, puis fendus avec les coins à grands coups de masse. On débite les branches, le bois est empilé sans oublier de façonner les fagots.

Un feu est allumé pour permettre de se réchauffer de courts instants et de boire une gorgée d'alcool distillé l'hiver dernier.

Le chantier achevé, les stères de bois sont rentrés avec l'attelage, coupés en bûches et mis à l'abri.

Le printemps est propice pour les semis et les plantations. Avec le réchauffement du sol il faut biner, sarcler, aérer la terre, enlever les mauvaises herbes en concurrence avec les ensemencements.

Début d'été on rentre les foin, on emmène les animaux en pâture. Il faut moissonner et entasser les gerbes de céréales dans la grange dans l'attente des battages en hiver.

L'automne arrive avec les récoltes de pommes de terre et de betteraves. S'annoncent les vendanges ; après avoir pressé les raisins, il faut élever son vin en surveillant sa fermentation et son évolution par des contrôles quotidiens dans la cave.

Profitant des après-midis encore ensoleillés, on cueille les fruits dans les vergers et l'on rentre les légumes du potager pour les conserver dans la grange.

C'est l'époque où dans les fermes on tue le cochon pour faire les salaisons, les saucissons et où l'on fume son lard.

Nombreux sont ceux qui râpent de gros choux pour confectionner la choucroute, ou qui débitent en longues lanières des navets blancs pour obtenir, après fermentation, les navets salés appréciés avec les viandes de porc.

Chaque jour est un défi, parfois une contrainte. Le moment venu, les labours, les semis, les récoltes doivent se faire le plus souvent en fonction des conditions météorologiques. Jeunes et vieux, tous travaillent et peinent pour constituer des réserves.

La cave, le grenier, le cellier, les bahuts pleins de victuailles, le hangar rempli de foin et de céréales, la famille entière, rassurée pourra affronter sans crainte la mauvaise saison.

Le paysan n'a aucun jour de repos, toujours à s'occuper du bétail, à le nourrir et à s'assurer de sa bonne santé. Les vaches doivent produire du lait, les poules pondre, les chevaux être résistants pour effectuer les labours et assurer les transports des divers chargements. Cochons, volailles, lapins, chèvres ou moutons sont élevés et engraisés afin de fournir leur viande pour l'alimentation.

Le paysan est un serviteur de la terre mais aussi un savant du terroir. Son savoir, transmis par les aïeux, lui permet de faire fructifier un sol qui lui rend avec intérêts ce qu'il a reçu d'amour et de travail.

Mais le paysan craint les colères de la nature qui peuvent ruiner ses espoirs de récoltes. Chacun garde en mémoire les récits des famines du siècle passé et de leurs milliers de morts. De mauvaises conditions climatiques, des printemps et des étés trop froids avec une pluviosité anormale ont conduit les gens à manger des racines avant de succomber à la faim.

Il appréhende l'échaudage, la coulure, la rouille qui diminuent les récoltes. Il craint les maladies qui détruisent les cultures.

Le paysan cherche à se rallier le ciel et dispose en divers endroits de sa maison et des dépendances, du buis, du sel, des cendres, de l'eau bénite, tous censés éloigner les catastrophes.

Fin avril et les trois jours précédant l'Ascension, Cyrille et sa famille se font une obligation d'assister aux messes et aux processions des Rogations.

Le curé et les enfants de chœur en tête du cortège, suivis par les paroissiens déambulent à travers champs en priant, chantant, récitant la litanie de saints, implorant le Seigneur afin d'obtenir pluie et soleil nécessaires pour faire pousser les plantes.

Cyrille en profite pour jauger et évaluer l'état des semis et les soins apportés aux champs par les paysans de la commune. La

bénédiction des terres le rassure. Il a fait sa part de travail terrestre, il s'en remet au ciel pour accorder satisfaction aux humains.